Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 55 (1926)

Heft: 5

Artikel: Faut-il un plan?

Autor: Coquoz, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040997

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

— Tiendrez-vous pour nuls les services de ces études d'observation, dont la pédagogie me semble avoir tiré grand profit ?

— Je ne méprise rien ; je serais coupable de rien mépriser qui porte la marque du vrai. Dieu lui-même, en nous élevant jusqu'à la participation de la vie divine, ne change pas notre nature, s'il nous oblige à la redresser. A son exemple, nous élevons les facultés de l'enfant en en suivant strictement l'évolution, en obéissant aux lois de cette nature qui, non moins que la grâce, est l'œuvre de Dieu. Je ne puis orienter l'enfant vers sa fin sans apprendre à le connaître toujours mieux dans son intelligence, dans son cœur et dans sa volonté. Je ne saurais donc négliger le moindre éclaircissement sur le « mécanisme » de l'âme humaine. La psychologie et la pédagogie expérimentales me renseignent sur les moyens dont je dispose en vue de mon action éducatrice et sur la manière dont je puis m'en servir le plus efficacement ; je leur en ai beaucoup de gratitude. La fin cependant domine les moyens, préside à leur choix, en dirige l'application. C'est pourquoi j'introduis, trop volontiers à votre gré, cette notion de fin dans nos doctes causeries. E. Dévaud.

Faut-il un plan ?

Nous n'avons pas la prétention de traiter à fond, en quelques pages seulement, cette question si importante. Nous voulons simplement faire réfléchir ou même provoquer une discussion. Les maîtres qui se sont spécialisés dans la recherche des moyens destinés à améliorer l'enseignement de la composition française savent que les problèmes à résoudre, en cette matière, sont difficiles et délicats ; celui du plan n'est ni le moins important ni le moins difficile.

Faut-il un plan ? Cela ne fait pas de doute, un plan est indispensable. Tous les maîtres admettent que le plan est la partie la plus importante de la composition. Sans un plan, pas de travail ordonné et cohérent ! Le plan bien établi, il ne reste plus qu'à le développer, besogne relativement aisée. Nous n'allons donc pas tomber dans l'erreur de certains collègues, — heureusement très rares, — qui, sous prétexte de respecter la personnalité de l'enfant, prétendent le faire travailler sans plan.

Mais il y a un point essentiel qui, à notre avis, est bien souvent oublié, c'est qu'un plan est l'aboutissement, le résultat, la conclusion de la préparation de la composition. Commencer par le plan, à l'école primaire, c'est supposer le problème résolu, tandis que ce problème reste entier. N'oublions pas que nous sommes à l'école élémentaire et que les procédés qui réussissent dans les écoles supérieures ne sont pas nécessairement ceux que nous devons employer. Un élève

du collège commencera par le plan qui sera la clef de voûte de tout son travail. Mais à l'école primaire, les difficultés doivent être divisées. Rechercher des idées, établir un plan, rédiger, ce sont autant d'obstacles à vaincre et qu'il faut échelonner.

Le sujet posé, il semble indispensable aux routiniers d'en chercher tout d'abord le plan. Celui-ci est même déjà écrit à la table noire. Ce procédé, avouons franchement notre opinion, dénote chez un maître un véritable manque de sens pédagogique.

La préparation immédiate d'une rédaction n'est donc pas tout d'abord l'élaboration d'un plan. Le maître ne doit pas commencer par contraindre l'élève à suivre dans ses investigations une liste déterminée à l'avance. C'est le meilleur moyen de déflorer l'intérêt et d'étouffer la personnalité. La meilleure préparation est celle où le maître et l'élève causent en toute simplicité. Le maître suggère, stimule, enrichit de réflexions l'esprit de ses petits auditeurs. De cette collaboration vivante et naturelle naît un plan, qui n'est pas celui du maître, mais bien plutôt celui de l'enfant. Les élèves garnissent ce cadre avec plaisir, parce qu'ils travaillent sur un plan naturel, qui ne leur est pas imposé. C'est ainsi que nous donnerons libre cours à la spontanéité de l'enfant. Le plan ne peut pas, sans illogisme, être imposé, il doit jaillir de la pensée personnelle de l'élève.

Si l'enfant doit être le principal artisan de son plan, il faut l'entraîner à cet exercice. Tout le secret consiste à introduire une progression naturelle et rationnelle dans le travail. Comment s'y prendre ?

Pour les premiers exercices de rédaction, on proposera des sujets d'observation directe. Ici, l'élève ne pourra pas s'égarer parce que le sujet présentera un minimum de difficultés. Le plan s'imposera de lui-même. Il sera tout entier dans l'unité et la diversité de l'objet vu et décrit. Décrire, c'est dire ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on sent. Cet ordre tout intuitif sera le premier plan de l'élève. Il s'habituera à le découvrir lui-même. A-t-il son porte-plume à décrire ? Il l'observera. Ses sens, consultés l'un après l'autre, lui imposeront un ordre, qui sera sans doute celui-ci : ses dimensions, sa forme, sa couleur, la matière dont il est fait, ses différentes parties, son utilité.

Mais au cours moyen déjà et surtout au cours supérieur, il faut aborder les autres genres de rédactions. C'est ici que nous manquons de psychologie. Nos sujets sont habituellement trop vastes et trop compliqués ; ils dépassent la force de l'élève. Celui-ci a une représentation fragmentaire du monde. Le champ de son attention paraît large, parce qu'il observe beaucoup d'objets ; mais ce champ est aussi étroit en ce sens que l'enfant juxtapose les choses au lieu de les percevoir et de les comprendre en leurs liaisons logiques. L'enfant se soumet à la logique des objets ou des faits qu'il observe, il ne comprend rien encore à la logique des idées. C'est pour cette raison

qu'un sujet ne peut être considéré que sous une face. Un sujet de rédaction comporte un certain nombre d'éléments simples que nous pouvons étudier séparément et progressivement. Nous nous expliquons.

On donne facilement au lendemain d'une fête religieuse, à Noël, par exemple, le devoir suivant : « La fête de Noël ». Pour traiter ce sujet, les élèves ont à décrire l'église paroissiale, les physionomies des fidèles pieusement recueillis ; ils ont à analyser leurs sentiments et à les traduire. Ce sont là autant de difficultés qui constitueraient autant de devoirs différents. Comment un bambin de l'école primaire pourrait-il traiter un sujet si compliqué, mettre dans son travail un plan qui n'est pas même dans le sujet ! A l'école élémentaire, nous ne disposons que de moyens réduits. L'âme enfantine est une matière fuyante qui nous échappe à tout moment. Nul appel à la logique ou au raisonnement abstrait ne serait entendu de nos écoliers ; ils n'ont ni l'acquis intellectuel ni le jugement nécessaire pour composer une dissertation.

Il est donc de toute nécessité de décomposer les difficultés, d'étudier des sujets simples, choisis de telle sorte que leur unité impose le plan. Cette méthode est absolument d'accord avec la psychologie. En contemplant ainsi des sujets simples, à une seule face, nos élèves prennent inconsciemment l'habitude de l'ordre en respectant l'unité. L'essentiel donc c'est de présenter à l'élève des sujets tels qu'il trouve de lui-même l'ordre dans la logique des choses et des faits de la vie.

Lorsque nos enfants seront ainsi entraînés à développer les éléments simples, ils seront prêts à faire un pas en avant, c'est-à-dire à coordonner des idées et à traiter des sujets plus difficiles. La transition se fera sans trop d'efforts. C'est à ce moment que nous placerions l'analyse des textes. Au cours inférieur et moyen, l'élève a été amené tout naturellement à l'ordre, au classement des faits concrets. Il est prêt maintenant à comprendre les relations de ces faits dans l'espace et le temps, en un mot, il est prêt à penser, à raisonner. C'est à ce moment que les explications d'auteurs porteraient tous leurs fruits. L'exercice qui consisterait à faire découvrir la suite et l'enchaînement des idées dans un texte de lecture serait éminemment utile. Il importe de faire remarquer à l'enfant que dans un morceau bien écrit les phrases ne se succèdent pas dans un ordre arbitraire, mais que chacune découle logiquement de celle qui précède et prépare celle qui suit ; que chaque alinéa forme un tout dont on ne peut rien retrancher. C'est là un petit cours de logique approprié à son âge et qui le préparerait efficacement à mettre de l'ordre dans ses compositions.

Parti de l'observation, de la logique des choses, nous arrivons peu à peu à la logique des idées : L'enfant est à ce moment en état de construire son plan. Nous avons vu un élève de douze ans nous répondre, les yeux pétillants, à une question posée sur un sujet donné : « Je dirai premièrement..... deuxièmement..... Un tel résultat ne

serait-il pas bien supérieur à celui que nous obtenons ordinairement. Nous faisons toute l'année des plans et nos élèves sont incapables d'en faire un convenable à l'examen d'émancipation. Nous avons la conviction qu'en empêchant l'enfant de se gâter la main ou l'esprit par des essais prématurés, qu'en ne lui présentant la grosse difficulté qu'à l'heure propice, préparée par un travail de plusieurs années, nous obtiendrons de lui, à la fin de la scolarité, un travail ordonné et personnel.

L'étude de la rédaction serait un exercice de toutes les forces intellectuelles, pénible sans doute, mais fortifiant comme une ascension dans les montagnes, à la libre recherche des beaux panoramas, des fleurs plus belles, de l'air plus pur et du soleil plus radieux.

Rendons l'enseignement de la composition française concret et vivant, large et lumineux.

Fribourg. E. Coquoz.

POLITIQUE FAMILIALE

La politique moderne crée le désordre social au lieu de le combattre. Elle a, dans la mesure où les résistances du corps social et des traditions chrétiennes ont été inefficaces, désorganisé la famille. L'introduction du divorce et du mariage civil a brisé *l'unité morale* et *la permanence des foyers*, compromettant leur fécondité et leur santé. Elle a, par des mesures innombrables, porté atteinte *aux bases matérielles* des familles, morcelant à l'infini les patrimoines, dilapidant les héritages, décimant les fortunes acquises au bénéfice des fortunes en marche, privant ainsi la vie, dans son cadre naturel, des moyens normaux d'existence et de toute sécurité contre les risques. La politique moderne, décrétant l'inexistence légale des charges de famille, a systématiquement ignoré le père, la mère et l'enfant pour ne voir que l'homme électeur et éligible, en un mot *le citoyen. La famille sans patrimoine* est devenue la règle et *la famille propriétaire* de ressources matérielles permanentes est devenue l'exception.

Allant plus loin, cette politique s'est attaquée à l'autorité paternelle pour la limiter et l'affaiblir au bénéfice de celle de l'Etat. Le régime scolaire moderne est, dans son ensemble et dans son inspiration, nettement antifamilial et destructeur du seul lien moral durable, qui est, dans la famille comme ailleurs, *l'autorité*. Les tendances féministes extrêmes qui, sous prétexte d'égalité, veulent faire de la famille une société démocratique visent au même but, l'anarchie ; le foyer n'est plus qu'une société provisoire livrée au bon plaisir de chacun de ses membres. La famille n'est plus essentiellement *la créatrice* et *l'éducatrice* de la vie, mais elle doit devenir une *société amicale* dont *le caprice* et *le plaisir* seraient les seuls fondements toujours sujets à la revision.